Édition numérique réalisée avec le soutien de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, dans le cadre du projet FNS n°100012_201115.

Honoré de Balzac
Melmoth réconcilié
(1835-1846)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre par
Joël Zufferey

Avec la collaboration, pour l'établissement des textes, de Nina Perez

GENÈSE MANUSCRITE

On peut estimer que le processus de création ayant donné lieu à la première édition de *Melmoth réconcilié* (juin 1835) s'étend, par intermittence, sur près de 14 ans. À défaut de pouvoir examiner le manuscrit, qui n'a pas été retrouvé, plusieurs documents éclairent cette phase d'invention et d'écriture.

La principale pièce du dossier est certainement le roman gothique *Melmoth the Wanderer*, que l'Irlandais Charles Robert Maturin a publié en 1820 et qui a été traduit en français l'année suivante par les soins de Jean Cohen sous le titre *Melmoth ou l'homme errant*[1]. L'auteur reprend l'idée faustienne d'un pacte avec le diable : le protagoniste gagne 150 ans de vie en conservant sa jeunesse et en voyant tous ses vœux réalisés ; au terme convenu, le diable entre en possession de son âme, sauf si Melmoth trouve une personne qui veuille reprendre le contrat à son compte. Il échoue cependant dans sa quête d'un volontaire et subit finalement la damnation.

Balzac a lu le roman dans sa traduction (celle de Cohen). Mais on peut s'interroger sur la date de cette découverte. H. Crampton, qui a livré un avis sur la question, fait preuve d'une extrême prudence : « It is impossible to say whether Balzac read *Melmoth the Wanderer* as soon as it was translated in 1821 ; he may have read or re-read it just before writing *Melmoth Réconcilié* in 1835 » (1966 : 42). Quant à nous, il nous semble possible de prendre position plus franchement : plusieurs faits et observations permettent de penser que Balzac a lu le roman peu de temps, voire même immédiatement après sa sortie en France.

On peut relever, en premier lieu, l'ouvrage de jeunesse qu'il a publié, sous pseudonyme, en 1822 : *Le Centenaire ou les deux Beringheld*. Ce récit, également de veine gothique, emprunte le thème de la quête d'immortalité à l'œuvre de Maturin. Et si, concrètement, les moyens utilisés par les protagonistes des deux romans diffèrent (pacte avec le diable d'une

[1] Une deuxième traduction, due à Mme Émile Bégin, est proposée à peu près simultanément.

part, sorte de vampirisme de l'autre), Beringheld, à l'instar de Melmoth, transgresse les lois morales pour prolonger son existence et les deux figures apparaissent tourmentées par leur condition[2]. En soutien à cette première remarque, on peut citer M. Bardèche qui relève une similitude de composition entre les deux œuvres, toutes deux réalisant des enchâssements narratifs aux relations assez lâches avec le récit super-ordonnant. Il en conclut :

> Ainsi Balzac a suivi Maturin non seulement dans le dessin général de la composition mais encore dans l'enchevêtrement des récits particuliers. […] En calquant *Le Centenaire* sur *Melmoth* [de Maturin], il a accompli un travail d'assouplissement qui l'a mis en possession de toutes les ressources du roman à tiroirs. (1967 : 127)

On peut donc légitimement penser que Balzac avait connaissance de la traduction de *Melmoth the Wanderer* avant de rédiger *Le Centenaire*. Et s'il le fallait, un dernier argument pourrait être avancé en prenant appui sur une remarque de R. Pierrot. Celui-ci écrit, à propos d'une lettre adressée à Mme de Berny en avril 1822 : « Dans cette dissertation sur l'amour, Balzac s'inspire étroitement d'un passage de *Melmoth, l'homme errant*. » (1960 : 171).

La lecture des aventures de Melmoth a donc représenté, pour Balzac, une stimulation créative quasi immédiate, avec *Le Centenaire* pour premier résultat. Mais elle a également exercé un effet incitatif à plus long terme, qui s'est manifesté notamment par l'inscription d'une idée dans le carnet de projets de l'auteur : « *Le Dernier Bienfait de Melmoth*, conte fantastique[3]. » M. Le Yaouanc, sans autre explication, situe l'annotation « vers le milieu de 1830, au moment où la vogue du fantastique se développe » (1979 : 1374). Quoi qu'il en soit, le sort du protagoniste semble être déjà bien arrêté. Et c'est aussi le point de disjonction fondamentale avec sa source irlandaise qui est posé et qui, d'ailleurs, demeurera dans la version originale du roman comme dans les suivantes : le destin des deux protagonistes sera quasiment inverse. Le Melmoth de Balzac trouvera un candidat à la reprise du pacte démoniaque et se réconciliera avec la société ; alors que Melmoth, dans le roman de Maturin, échoue, malgré ses pérégrinations à travers l'Europe, à transmettre le pacte et meurt damné.

Dans la seconde moitié de 1830 (au vu des documents annexes au récit), Balzac s'essaie par trois fois de lancer un début d'histoire qui entretient des relations avec les futures aventures de Melmoth.

• La première tentative figure dans le dossier du *Mendiant* qui contient sept pages manuscrites reliées. C'est le recto du f° 4 qui concerne *Melmoth réconcilié*. On y lit :

> Dans l'année 1815, vers la fin de l'été, un étranger marchait d'un pas lent, sur les sombres boulevards qui commencent au Champ de Mars et finissent à la place de l'Observatoire. Paris n'a pas de lieu plus solennel. Les allées de cette promenade sont plantées d'ormes très élevés dont les feuillages noirs forment des dômes imposans. Là, le silence est d'autant plus profondément senti que le bruit de la ville gronde dans le lointain, comme une musique grave, accompagnement mélancolique et religieux, semblable aux soupirs de l'orgue dans un temple. Dix heures venaient de sonner aux horloges. La nuit était superbe ; l'air avait cette humidité nuageuse qui jette dans l'atmosphère parisienne un voile gracieux. À travers les feuilles, l'étranger pouvait voir un ciel d'azur parsemé d'étoiles ; et, dans le lointain, les tours de St-Sulpice, l'Observatoire, le dôme du Panthéon, celui du Val degrâce et les hautes cîmes des

[2] On le sait, le sujet continuera à poursuivre Balzac qui revisitera, neuf ans plus tard, dans *La Peau de chagrin*, le motif du pacte occulte qu'il envisagera alors comme une relation économique entre volonté et vitalité.

[3] J. Crépet a publié ce carnet de projets (1910). Pour la note sur *Melmoth*, voir p. 71.

arbres lui apparaissaient comme des fantômes. Les lumières étincelaient au sein d'un amas immense de maisons noires….. C'était une scène vraiment majestueuse. Quand l'étranger parvint au boulevard du Mont-Parnasse, le bruit confus qui s'échappait d'une immense maison le tira de la rêverie profonde dans laquelle il était plongé. Alors il s'arrêta, autant pour écouter le singulier murmure de cet édifice dont la construction avait je ne sais quoi de bizarre, que pour examiner la physionomie du paysage parisien qui s'offrit à ses regards. Devant lui se trouvait une espèce de plaine inculte au fond de laquelle se dessinaient, comme des ombres, les deux monuments de la Barrière Montparnasse. Des hommes ivres, chantant d'une voix rauque, des couples avinés disputant à haute voix allaient et venaient. Des fiacres étaient stationnés auprès du Boulevard. Chaque (Lovenjoul A 148, f° 4)

Dans ce début de récit, il y a la mise en scène d'un étranger, l'environnement de l'église de St-Sulpice et, très approximativement, la datation des événements[4] qui se retrouveront dans le texte de *Melmoth réconcilié*.

• La deuxième tentative correspond au f° 27 d'un dossier comprenant 44 feuillets manuscrits et un dernier feuillet blanc. Elle apparaît, au plan du contenu, étroitement liée à la première et porte pour titre *Le dernier Bienfait de Melmoth-le-Voyageur* :

Dans l'année 1815, vers la fin de l'été, un étranger, qui se promenait sur le boulevard du Mont-Parnasse à Paris, fut tiré de la méditation à laquelle il s'abandonnait par le bruit confus (Lov. A 257, f° 27)

Si le doute pouvait exister, le titre conféré à la deuxième amorce justifie d'intégrer également la première dans la ligne génétique qui aboutira à *Melmoth réconcilié*.

• La troisième ébauche d'incipit porte le même titre que la deuxième :

Par une soirée d'hiver, en 1815, un anglais se trouvait dans le grand salon de la Chaumière, vaste établissement situé sur le boulevard du Mont-Parnasse, à Paris. Tous les dimanches, les lundis et les jours de fête, les grisettes, les étudians, les commis, les riches ouvriers viennent manger, boire, danser et s'amuser dans cette immense guinguette. Les jardins sont vastes et mal éclairés. à la police y était représentée assez paternellement par deux ou trois gendarmes qui se promenaient gravement au sein de ce petite Élysée. (Lov. A 257, f° 28)

Le cadre parisien, qualifié de « succursale du diable » au début de *Melmoth réconcilié*, n'avait pas été intégré par Maturin à son roman, et fait l'objet d'une attention particulière de la part de Balzac ; mais ce dernier, comme pour compenser cet écart recherché par rapport à sa source d'inspiration, renforce le lien intertextuel en explicitant d'emblée l'origine de son protagoniste (par ailleurs bien établi en titre).

Il faut ensuite attendre deux ans, juillet ou août 1832, pour que se manifeste une reprise de l'activité créatrice de *Melmoth réconcilié*. Pour la première fois, Balzac écrit, dans son carnet de projets et d'idées, le titre que portera finalement son œuvre :

Pour les *Conversations entre onze heures et minuit* : Melmoth réconcilié. L'absolution. Zéna. (voir Crépet 1910 : 93).

À cette époque, Balzac imaginait ces *Conversations* comme un recueil mêlant des textes anciens et d'autres nouveaux. Il projette donc d'y introduire son œuvre à faire et passe un

[4] Dans le roman, Castanier est décrit après avoir été caissier pendant dix ans ; il avait débuté en 1813. L'histoire est donc décalée de huit ans par rapport à la première ébauche.

contrat, au début de juin 1832, avec l'éditeur Louis Mame : l'auteur s'engage à fournir le recueil à l'échéance du 15 septembre de la même année. Mais les retards n'en finissent pas et absorbent les premiers mois de 1833. En juin, alors qu'il n'a toujours pas reçu les *Conversations* et attend d'autres titres encore, Mame porte l'affaire devant les tribunaux. La relation entre les deux partenaires est ainsi rompue et le recueil des *Conversations entre onze heures et minuit* ne sera jamais finalisé en tant que tel. Le projet de *Melmoth* n'est cependant pas mort et Balzac lui trouve un nouveau cadre éditorial, auprès de l'éditeur Lequien. Ils conviennent d'un titre différent du précédent, *Fin de Melmoth* (qui disparaîtra rapidement à la faveur d'un retour à *Melmoth réconcilié*) et d'une intégration du roman dans un volume collectif, le tome VI du *Livre des conteurs*. La convention prévoit que Balzac récupère les droits sur son roman une année après le lancement des ventes (voir Pierrot 2006, 1.9.1834, *Corr.* 34-88). À ce moment, Balzac n'avait très probablement pas rédigé une seule ligne de son texte. Le mois suivant, il écrit à Lequien à propos de *Melmoth* qu'il nomme « l'étude » : « J'ai eu besoin d'un peu de repos, mais votre livre ne souffrira point. Dans la première quinzaine de novembre vous aurez l'*étude* que je vous ai promise, et vous pourriez encore paraître en temps utile. » (*ibid.*, *Corr.* 34-103). Balzac y travaille avec peine, comme il aime à le dire, pendant l'hiver et déclare que le roman est achevé en mars (Balzac 1899, *À Madame Hanska*, 11.3.1835, *Corr.* LXXX). Mais le travail se poursuit sur placards et épreuves. Une partie des épreuves qui ont conduit à la première édition a été identifiée par R. Pierrot. Balzac les avait réunies et offertes au prince Alfred Schönburg-Hartenstein en date du 19 avril 1835 (voir Pierrot 2006, avril 1835, *Corr.* 35-56). Le Yaouanc a identifié trois ensembles partiels d'épreuves et de placards (1978 : 1378), qu'il a par ailleurs sérialisés, décrits et partiellement cités (voir 1975). Ces mises au point sur épreuves, dont on connaît le caractère créatif sous la plume de Balzac, ont été terminées le 6 mai 1835, date qui figure à la fin du texte publié. Trois jours plus tard, Balzac quittait Paris pour se rendre à Vienne.

Melmoth réconcilié inaugure *Le Livre des conteurs*. Il est immédiatement suivi par une note qui retrace la généalogie de « l'idée-mère » (le pacte avec des forces démoniaques du *Faust* de Goethe), thème ensuite différemment exploré dans *Manfred* de Lord Byron et revisité dans le roman de Maturin. La proximité avec ce dernier est clairement affichée, mais il serait réducteur de penser que Balzac ait cherché à imiter Maturin. La clé de l'invention a plutôt consisté à reprendre la figure de Melmoth afin de l'immerger dans un nouveau contexte géographique, social et politique. Là s'arrête le parallèle, car la nouvelle de Balzac apparaît, au plan de la structure, beaucoup plus ramassée et simple que le modèle duquel il a tiré la substance de l'histoire.

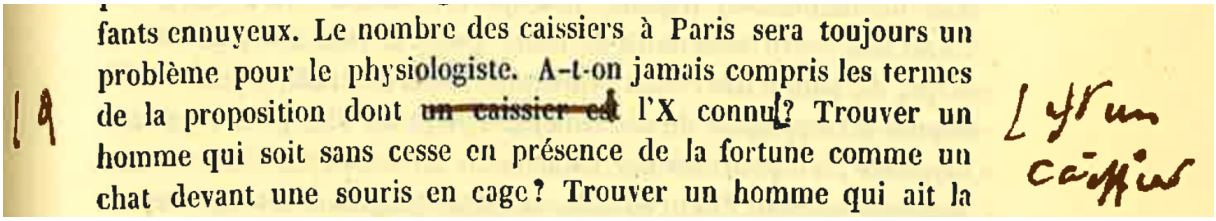
Dans l'ordre, les romans qui complètent *Le Livre des conteurs* sont « Wilhelmine » de P. Foucher, « La Femme d'un Russe » de F. Soulié et « Le Jour sans lendemain » de J. Sandeau.

Genèse post-éditoriale

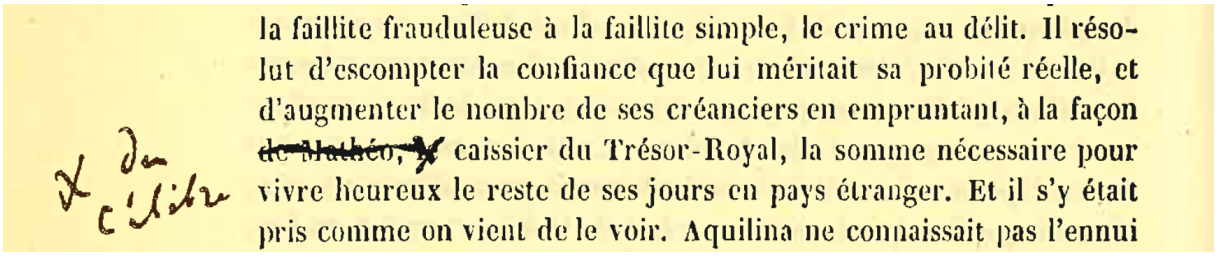
« Melmoth réconcilié » a connu trois publications ratifiées par Balzac. Outre l'édition originale dans *Le Livre des conteurs*, la nouvelle est republiée l'année suivante, calée entre « Jésus-Christ en Flandre » et « L'église », dans le tome XXII des *Études philosophiques*. Enfin, la troisième et dernière publication voit le jour à l'occasion de la réunion des œuvres dans *La Comédie humaine*, en ouverture des *Études philosophiques* ; le volume contient « La peau de chagrin », « Jésus-Christ en Flandre », « Melmoth réconcilié », « Le chef-d'œuvre inconnu » et « La recherche de l'absolu ». À chaque réédition Balzac a saisi l'occasion de réviser sa nouvelle.

1ère édition « Melmoth réconcilié »	1835	In *Le Livre des conteurs*, t. VI, 1835, p. 3-123.	Paris, Lequien, 354 p. (*B.F.* 13.6.1835).
2e édition « Melmoth réconcilié »	1836	In *Études philosophiques*, t. XXII, 1836, p. 41-190.	Paris, Werdet, 1836, 214 p. (*B.F.* 24.9.1836).
3e édition « Melmoth réconcilié »	1846[5]	In *La Comédie humaine*, vol. XIV, *Études philosophiques*, t. I, p. 241-282.	Paris, Furne, Dubochet & Hetzel, 476 p. (*B.F.* 10.10.1846)

Dans son édition personnelle de *La Comédie humaine*, Balzac n'est intervenu, lors de sa relecture après édition, qu'en deux endroits du texte et de manière très contenue. Voici les deux extraits concernés, reproduits à partir du fac-similé des Bibliophiles de l'originale (1969 : vol. XIV, p. 241 et 256) :



fants ennuyeux. Le nombre des caissiers à Paris sera toujours un problème pour le physiologiste. A-t-on jamais compris les termes de la proposition dont ~~un caissier est~~ l'X connu? Trouver un homme qui soit sans cesse en présence de la fortune comme un chat devant une souris en cage? Trouver un homme qui ait la



la faillite frauduleuse à la faillite simple, le crime au délit. Il résolut d'escompter la confiance que lui méritait sa probité réelle, et d'augmenter le nombre de ses créanciers en empruntant, à la façon ~~de Mathéo,~~ caissier du Trésor-Royal, la somme nécessaire pour vivre heureux le reste de ses jours en pays étranger. Et il s'y était pris comme on vient de le voir. Aquilina ne connaissait pas l'ennui

Lequien (1835) > Werdet (1836)

La révision de la première édition n'a pas constitué une tâche extrêmement laborieuse. Il faut dire que le temps qui sépare les deux premières versions publiées était limité. À cela s'ajoute que Balzac entreprend des voyages entre les deux publications ; il passe notamment la première partie d'août 1836 en Italie, alors que son roman sort de presse le mois suivant. Comme à son habitude, Balzac intervient sur son texte par à-coups, certainement à l'occasion d'une relecture rapide. La plupart des modifications apportées demeurent en effet ponctuelles et d'amplitude restreinte. Ainsi, mises à part quelques corrections de coquilles et les variations orthographiques (possiblement dues à l'initiative de l'éditeur), les révisions portent principalement sur des items lexicaux. Dans ces cas, de simples substitutions paradigmatiques suffisent en principe à la transformation. La plupart de ces remplacements paraissent même minimalistes dans la mesure où la base lexicale reste la même (*sonner* > *sonnette*) ou parce que le signifiant semble orienter la modification (*dit* > *répondit*) :

[5] L'ouvrage est daté de 1845, mais il a été publié l'année suivante. Nous retenons la date effective de mise en vente.

Lequien (1835)	Werdet (1836)
En ce moment Jenny entendit sonner, […].	En ce moment Jenny entendit la sonnette, […].
– Je le croirais volontiers, dit l'Allemand.	– Je le croirais volontiers, répondit l'Allemand.

Il ne se produit donc aucun bouleversement sémantique à grande échelle, mais le propos enregistre tout de même quelques inflexions de sens :

Lequien (1835)	Werdet (1836)
Puis, sur les cinq cents têtes chauffées à l'espérance que la population la plus avancée lui donne annuellement, il en accepte le tiers, le met dans de grands sacs appelés ses écoles, et l'y remue pendant trois ans.	Puis sur les cinq cents têtes échauffées à l'espérance que la population la plus avancée lui donne annuellement, il en accepte le tiers, le met dans de grands sacs appelés ses écoles, et l'y remue pendant trois ans.
Comme dans les assemblées françaises où le moindre événement distrait aussitôt, tous les visages se retournèrent vers les deux hommes qui excitaient cette rumeur […].	Comme dans les assemblées françaises où le moindre événement distrait aussitôt, tous les visages se tournèrent vers les deux hommes qui excitaient cette rumeur […].

À l'évocation du tempérament constitutif d'un caractère (*têtes chauffées*) fait suite la description d'un état psychologique moins stable, plus occasionnel, davantage lié à la situation (*têtes échauffées*) ; la réaction intentionnelle (*se retournèrent*) donne lieu, après retouche, à un mouvement plus mécanique, qui ne répond pas à une décision pleinement dirigée par la conscience.

Outre le lexique, quelques déterminants sont également transformés. Par exemple :

Lequien (1835)	Werdet (1836)
Le poêle éteint jetait cette chaleur tiède qui produit sur le cerveau les effets pâteux et l'inquiétude nauséabonde que cause une orgie le lendemain.	Le poêle éteint jetait cette chaleur tiède qui produit sur le cerveau les effets pâteux et l'inquiétude nauséabonde que cause une orgie à son lendemain.
Son ame violemment agitée faisait plier son corps, comme le vent le plus impétueux ploie de hauts sapins.	Son ame violemment agitée faisait plier son corps, comme un vent impétueux ploie de hauts sapins.

Qu'il s'agisse de spécifier la relation anaphorique (le lendemain de l'orgie) ou d'abandonner le caractère exclusif du superlatif afin de mieux soutenir un sentiment d'expérience partagée avec le lecteur, les ajustements du sens résultent, là encore, de révisions particulièrement sobres, qui opèrent au sein de paradigmes grammaticaux.

On le constate, la plupart des modifications réalisées par Balzac affectent son texte de manière locale et transforment le sens localement. Mais deux révisions sont porteuses d'un impact plus large et requièrent d'être analysées spécifiquement. Le premier phénomène concerne la pertinence morale et sociale du récit, alors que le second a trait au ton adopté.

Dans chacune des trois tentatives qui avaient précédé l'écriture de la nouvelle et qu'il a fini par abandonner, Balzac lançait immédiatement ses personnages dans l'action. L'incipit finalement retenu médiatise l'entrée dans l'histoire par une réflexion nourrie sur la fonction de caissier, son profil moral et les conditions sociales qui l'ont généré. Ces considérations

inaugurales portent sur un référent abstrait (« Il est une nature d'homme » ; « un caissier, véritable produit anthropomorphe » ; etc.) et revendiquent ainsi la force d'une vérité générale. Les faits particuliers qui sont ensuite racontés et qui mettent en scène un individu assurant la charge de caissier illustrent et vérifient les remarques liminaires suivant le dispositif de l'*exemplum* narratif (*cf.* Aristote, *Rhétorique* 1356b) : le cas particulier qui est mis en scène a pour fonction d'exemplifier la thèse générale et ainsi de contribuer à en prouver le bienfondé. Un tel cadrage du récit confère à ce dernier une signification argumentative dans la mesure où la relation de l'anecdote concernant Castanier est mise au service de considérations morales et sociales d'ordre général qu'elle a pour tâche de donner à voir et à comprendre.

C'est en corrélation avec cette visée argumentative du récit que plusieurs révisions du texte apparaissent comme des ajustements au projet romanesque global. L'introduction de connecteurs joue à cet égard un rôle de premier plan, comme il en va notamment dans les trois extraits suivants :

Lequien (1835)	Werdet (1836)
La vie douce et paisible qu'il avait longtemps menée avait purifié ses mœurs soldatesques ; il était probe encore, il ne se souillait pas sans regret, et il se laissait aller pour une dernière fois à toutes les impressions de la bonne nature qui se regimbait en lui.	La vie douce et paisible qu'il avait longtemps menée avait purifié ses mœurs soldatesques ; il était probe encore, il ne se souillait pas sans regret. Il se laissait donc aller pour une dernière fois à toutes les impressions de la bonne nature qui regimbait en lui.
Quelques mois après, ils reviennent métamorphosés en totaux d'une horrible exigence ; ils ont des besoins, ils ont des paiements urgents, et l'abîme s'entr'ouvre en vomissant une colonne de chiffres qui marchent quatre par quatre.	Quelques mois après, ces complaisans fournisseurs, reviennent métamorphosés en totaux d'une horrible exigence ; ils ont des besoins, ils ont des paiemens urgens, ils font même, soi disant, faillite ; ils pleurent, ils touchent ! L'abîme s'entr'ouvre alors en vomissant une colonne de chiffres qui marchent quatre par quatre, quand ils devaient aller innocemment trois par trois.
une bonne et belle fille appelée madame Sauvage, nom presque vrai, demeurait dans une des maisons les plus décentes de la rue, au premier étage. Elle avait voiture, et devait être l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire qui avait une ambition démesurée. En effet, le second clerc de maître Crottat, notaire, était amoureux de cette femme, comme un jeune homme est amoureux à vingt-deux ans.	Cette bonne et belle fille appelée madame Sauvage, nom presque vrai, avait voiture ; elle devait donc être l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire, démesurément ambitieux. En effet, le second clerc de maître Crottat, notaire, était amoureux de cette femme, comme un jeune homme est amoureux à vingt-deux ans.

Dans les trois passages, ce sont les mécanismes comportementaux du caissier, des marchands, ouvriers et fabricants, ainsi que du clerc de notaire qui sont analysés. Les connecteurs insérés (*donc*, *alors*) mobilisent à différents titres une conclusion et fixent les relations d'enchaînement entre les procès de manière contraignante. Les rapports de simultanéité qui, dans le premier état du texte, apparaissent entre les faits font place à des relations plus fortement solidarisées (l'un détermine l'autre). L'ajout des connecteurs permet donc d'instaurer des liens logiques au sein du texte et de sécuriser les liages au-delà de la

syntaxe phrastique. Ces procédés de textualisation sont parfois réalisés par d'autres moyens encore. L'explicitation de constituants sémantiques initialement implicites peut servir à mieux calibrer la visée argumentative de l'énoncé et, ainsi, à définir de manière univoque les enchaînements de proposition à proposition :

Lequien (1835)	Werdet (1836)
Mais en découvrant les beautés et les grandes qualités de cette jeune fille, en en recevant de ces plaisirs inouïs qu'aucune expression ne peut rendre, il s'en affola et voulut parer son idole. La mise d'Aquilina contrasta si comiquement avec le logis que, pour tous deux, il fallut en changer.	Mais en découvrant les beautés et les grandes qualités de cette jeune fille, en en recevant de ces plaisirs inouïs qu'aucune expression ne peut rendre, il s'en affola et voulut parer son idole. La mise d'Aquilina contrasta si comiquement avec la misère de son logis que, pour tous deux, il fallut en changer.

Le désaccord entre la tenue d'Aquilina et son habitation règle la corrélation subséquente (*si comiquement que*…). Dans un premier temps, les parties en contraste restent pour moitié allusives : la mise est qualifiée alors que le logis ne l'est pas. C'est en précisant le caractère misérable du logis que Balzac campe l'opposition de manière à souligner avec évidence les conséquences qui s'imposent.

La verbalisation des connexions logiques et des implicites sémantiques contribue à renforcer la rationalité du propos. La mise en évidence au premier plan du discours des contraintes qui règlent les liages textuels manifeste la pertinence générique du récit que prévoit le dispositif de l'*exemplum*.

Sur un autre plan, une double modification retient finalement encore l'attention en raison de son étendue. Il s'agit d'une part de la suppression de la note finale qui signalait l'existence du roman précurseur de Maturin. L'héritage littéraire et son appropriation étant affichés lors de l'édition originale, il a dû sembler dispensable de le répéter. Si le péritexte est écourté au terme du récit, la fin du texte est quant à elle repoussée par l'ajout de quelques répliques dialoguées. La discussion, dont les premiers tours de parole étaient déjà présents dans la version originale, réunit des clercs de notaire et un investigateur allemand féru en démonologie.

Lequien (1835)	Werdet (1836)
– Je le croirais volontiers, dit l'Allemand. Cette opinion s'accorde avec les propres paroles de Jacob Bœhm, en sa quarante-huitième proposition sur la TRIPLE VIE DE L'HOMME, où il est dit que *si Dieu a opéré toutes choses par le* FIAT, *le* FIAT *est la secrète matrice qui comprend et saisit la nature que forme l'esprit né de Mercure et de Dieu*.	– Oui, monsieur, reprit l'Allemand, cette opinion s'accorde avec les propres paroles de Jacob Bœhm, en sa quarante-huitième proposition sur la TRIPLE VIE DE L'HOMME, où il est dit que *si Dieu a opéré toutes choses par le* FIAT, *le* FIAT *est la secrète matrice qui comprend et saisit la nature que forme l'esprit né de Mercure et de Dieu* – Vous dites, monsieur ? L'Allemand répéta sa phrase. – Nous ne connaissons pas, dirent les clercs. – *Fiat lux* ! dit un clerc. – Vous pouvez vous convaincre de la vérité de cette citation, reprit l'Allemand, en lisant la phrase dans la page 75 du Traité de la

	TRIPLE VIE DE L'HOMME, imprimé en 1809, chez M. Migneret, et traduit par un philosophe, grand admirateur de l'illustre cordonnier. – Ha ! il était cordonnier, dit le premier clerc. Voyez-vous ça ? – En Prusse ! reprit l'Allemand. – Travaillait-il pour le roi ? dit le second clerc. – Il aurait dû mettre des béquets à ses phrases, dit le troisième clerc. – Cet homme est pyramidal, s'écria le quatrième clerc en montrant l'Allemand. Quoiqu'il fût un démonologue de première force, l'étranger ne savait pas quels mauvais diables sont les clercs ; il s'en alla, ne comprenant rien à leurs plaisanteries, et convaincu que ces jeunes gens trouvaient Bœhm un génie pyramidal : – Il y a de l'instruction en France, se dit-il.

Balzac appuie le contraste entre le ton badin des clercs, que l'on trouve exploité dans d'autres romans balzaciens (voir par exemple l'ouverture du *Colonel Chabert*), et l'érudition austère du savant. Aux jeux de mots lancés à la volée font suite des références bibliographiques, échange qui donne finalement lieu à un malentendu. La teneur dérisoire du propos qui, en péroraison du récit, retraite la question démonologique en diablerie (« quels mauvais diables sont les clercs ») tranche paradoxalement avec les prétentions analytiques dont le récit est investi. On peut y voir les effets d'une imagination débordante que Balzac se plaît souvent à ne pas contenir. Mais il y a certainement aussi l'idée de traverser les registres afin de toucher certaines vérités dans la diversité de ses manifestations sociales. Le roman, par un jeu kaléidoscopique, donne à penser le pouvoir et sa perversité dans les domaines de la métaphysique, de la morale, de l'économie. Par sa dérision, la scène finale montre que la question des valeurs se dissout dans la trivialité de la société parisienne.

Werdet (1836) > Furne (1846)

Une dizaine d'années plus tard, la seconde reprise du texte prépare l'entrée de *Melmoth réconcilié* dans les œuvres complètes de *La Comédie humaine*. Outre certaines retouches qui ne semblent pas concourir de façon unitaire à la réalisation d'un projet (orthographe, ponctuation, reformulations paraphrastiques), deux regroupements de modifications peuvent être envisagés.

Le premier concerne la révision des noms propres. Plusieurs personnages trouvent en effet une nouvelle identité avec l'entrée de la nouvelle dans *La Comédie humaine* – comme il en va dans de nombreuses autres œuvres balzaciennes à ce stade de la création[6]. L'établissement des œuvres complètes est l'occasion de renforcer la pratique du retour des

[6] Les études sur la question sont nombreuses. On se contentera de signaler le travail fondateur de F. Lotte (1952).

personnages que Balzac a commencé à systématiser en 1834, avec le retour de Rastignac dans le *Père Goriot*. En voici quelques exemples tirés de *Melmoth réconcilié* :

Werdet (1836)	Furne (1846)
– Plus souvent, mon petit, que je te négocierai du Valdenoir et compagnie ! Ils ont laissé remporter par le garçon de la Banque les effets de leur paiement, ce matin, dit un gros banquier, dans son langage sans façon. Si tu en as, garde-le. Ce Valdenoir était dans la cour, en grande conférence avec un homme connu pour faire des escomptes usuraires. Aussitôt Castanier se dirigea vers l'endroit où se trouvait Valdenoir, négociant connu pour hasarder de grands coups qui pouvaient aussi bien le ruiner que l'enrichir.	– Plus souvent, mon petit, que je te négocierai du Claparon et compagnie ! Ils ont laissé remporter par le garçon de la Banque les effets de leur paiement ce matin, dit un gros banquier dans son langage sans façon. Si tu en as, garde-le. Ce Claparon était dans la cour, en grande conférence avec un homme connu pour faire des escomptes usuraires. Aussitôt Castanier se dirigea vers l'endroit où se trouvait Claparon, négociant connu pour hasarder de grands coups qui pouvaient aussi bien le ruiner que l'enrichir.
– Sûr comme de mon propre honneur. Il est venu seulement à quatre heures l'ami de M. Émile, un jeune homme de chez Messieurs Taillefer et compagnie, rue Joubert.	– Sûr comme de *ma* propre honneur. Il est venu seulement à quatre heures l'ami de monsieur Werbrust, un jeune homme de chez messieurs du Tillet et compagnie, rue Joubert.

Valdenoir devient Claparon parce que ce dernier est riche d'un passé qui le prédispose adéquatement à racheter le pacte infernal. C'est en tant que banquier spéculateur et frauduleux qu'il figure dans *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* ainsi que dans *La Maison Nucingen*. Ses entreprises l'amènent à fréquenter un autre homme d'affaire véreux, du Tillet, qu'il était logique de préférer à Taillefer (personnage qui appartient aux Scènes de la vie militaire). Ces redéfinitions identitaires ont pour intérêt non seulement de densifier le parcours biographique des personnages, mais aussi d'instaurer des lignes de cohérence entre les œuvres.

Le remplacement d'« Émile » par monsieur « Werbrust » répond aussi aux contraintes des personnages reparaissants, mais ici dans le but de désamorcer une corrélation non souhaitable. Le risque d'assimiler le personnage avec l'écrivain et journaliste Émile Blondet, présent notamment dans *La Peau de chagrin* et *Illusions perdues*, est ainsi écartée. Par sa consonnance germanique, le nouveau nom présente l'intérêt de souligner la dimension internationale du réseau économique qui se tisse autour de Castanier. Ces effets d'évocation ne sont pas négligeables, car ils sont parfois à l'origine des changements de noms :

Werdet (1836)	Furne (1846)
Cette bonne et belle fille appelée madame Sauvage, nom presque vrai, avait voiture ; elle devait donc être l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire, démesurément ambitieux.	Cette bonne et belle fille, appelée Euphrasie, était l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire démesurément ambitieux.

Balzac finit par abandonner le patronyme du personnage pour recourir exclusivement au prénom (déjà présent dans les deux premières éditions). Le sémantisme lexical que semble appeler le nom propre des premières versions, souligné par le commentaire métalinguistique (*nom presque vrai*), a pu apparaître trop explicitement axiologique. Le prénom finalement

repris évoque par étymologie l'allégresse et comporte, vu le milieu peu enchanteur dans lequel évolue le personnage, une touche ironique qui confère au personnage un profil moins univoque, plus énigmatique.

Plusieurs autres modifications, très diverses dans leur constitution formelle, partagent une pertinence commune dans la mesure où elles touchent, à différents égards, le traitement narratif du motif fantastique. À commencer par un réagencement syntaxique qui intervient à la première scène de l'histoire. Castanier, caissier à la banque Nucingen, vient de détourner une somme importante et c'est alors qu'un homme apparaît subitement à ses côtés :

Werdet (1836)	Furne (1846)
Et le faussaire vit derrière le grillage, à la chatière de sa caisse, un homme dont il n'avait pas entendu la respiration, qui lui parut ne pas respirer, et qui sans doute était entré par la porte du couloir que Castanier aperçut toute grande ouverte.	Et le faussaire vit derrière le grillage, à la chatière de sa caisse, un homme dont la respiration ne s'était pas fait entendre, qui lui parut ne pas respirer, et qui sans doute était entré par la porte du couloir que Castanier aperçut tout grande ouverte.

Dans le texte publié par Werdet, l'action d'entendre est inscrite sous la responsabilité de l'agent conformément au schéma actantiel du verbe (*quelqu'un entend quelque chose*) et la négation de sa réalisation (*n'avait pas entendu*) est simplement due au manque d'attention du sujet percevant. Ce sont les données de sa conscience (*ne pas entendre*, *lui paru*t) qui sont ainsi présentées. La structure transitive est ensuite remodelée dans une formulation pronominale (*se faire entendre*) qui présente une ambiguïté stratégique de sens. Est-ce le personnage qui, dans la situation, a agi de manière à ne pas faire entendre sa respiration (sens proche d'un passif : *sa respiration a été effectuée de manière à ne pas être entendue*) ? Il s'agirait, le cas échéant, d'un comportement naturel qui consiste à procéder avec discrétion. Ou est-ce plutôt le mode d'être de cette respiration qui se fait sans véritable agent et donc sans transitivité (sens anticausatif) ? Dans ce cas, Melmoth se caractériserait, dans un registre potentiellement surnaturel, par un défaut de manifestation physique. Cette ambivalence interprétative qui empêche de statuer de manière décisive sur la nature du personnage impliqué maintient, dans les premiers mouvements de l'histoire, l'*hésitation* que T. Todorov situe au cœur du fantastique :

> Ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. » (1970 : 29)

À un stade ultérieur du développement narratif, alors qu'il ne fait plus de doute que Melmoth est doté de pouvoirs extraordinaires, Balzac décide de mieux cerner le personnage :

Werdet (1836)	Furne (1846)
Ma voix domine le bruit de la foudre, mes yeux luttent de clarté avec le soleil, car je suis l'égal de *Celui qui porte la clarté*.	Ma voix domine le bruit de la foudre, mes yeux luttent de clarté avec le soleil, car je suis l'égal de *Celui qui porte la lumière*.
Castanier s'agita sur sa chaise, et voulut s'en aller. La main que Melmoth lui appuyait sur l'épaule le forçait à rester, par un effet de	Castanier s'agita sur sa chaise, et voulut s'en aller ; mais la main que Melmoth lui appuyait sur l'épaule le forçait à rester, par

l'horrible puissance dont nous sentons les effets dans le cauchemar.	un effet de l'horrible puissance dont nous sentons les effets dans le cauchemar.

Dans la première comparaison, les propos sont ceux de Melmoth lui-même, alors qu'il exerce ses pouvoirs sur Castanier dans le but de lui céder le pacte infernal. Avec l'évocation de la « clarté », le propos s'ouvre à une symbolique diffuse, qui se laisse entendre sur différents plans : intellectuel, spirituel, théologique. Le remplacement du nom restreint les potentialités sémantiques à la signification la plus littérale, telle qu'elle se trouve étymologiquement fondée (lux / ferre). Mise en comparaison avec celle de Lucifer, la puissance de Melmoth apparaît ainsi, de manière explicite, diabolique et sans limites.

En ce qui concerne la deuxième paire, le phénomène extraordinaire se fond d'abord dans l'enchaînement narratif des événements. La contrainte exercée par Melmoth (*appuyait*, *forçait*), énoncée à un temps imperfectif, se déroule simultanément aux agissements de Castanier, comme l'arrière-plan qui les contrarie. L'ajout de *mais* reconfigure l'agencement des procès conformément à un ordre logique. L'énoncé qui relate le fait anormal est introduit par le connecteur et se trouve ainsi versé au premier plan de la structure par la fonction oppositive dont il est investi.

Renforcement et mise en saillance des procédés fantastiques constituent les principaux enjeux des révisions concernant Melmoth. Mais lorsque Castanier conclut l'affaire et reprend le pacte diabolique à son compte, les modifications apportées au récit apparaissent pareillement orientées. Dans un premier temps, la réécriture vise à radicaliser les pouvoirs hérités par Castanier :

Werdet (1836)	Furne (1846)
Il passait la journée à étendre ses ailes, à vouloir traverser des sphères lumineuses dont il avait une intuition nette et désespérante.	Il passait la journée à étendre ses ailes, à vouloir traverser les sphères lumineuses dont il avait une intuition nette et désespérante.

Par le changement de déterminant, la restriction à un ensemble non exhaustif fait place à une extension maximale, qui confine à l'absolu. La capacité de projection dont se trouve doté le personnage ne se confronte à aucune limite.

Dans la même phase narrative, il se produit une série de modifications des temps verbaux qui affectent la configuration des événements. Plusieurs verbes énoncés d'abord à l'imparfait sont transformés en passés simples :

Werdet (1836)	Furne (1846)
Le caissier se sentait changé complétement au moral comme au physique. Le Castanier, tour à tour enfant, jeune, amoureux, militaire, courageux, trompé, marié, désillusionné, caissier, passionné, criminel par amour, n'existait plus. Sa forme intérieure avait éclaté. En un moment, son crâne s'était élargi, ses sens avaient grandi. Sa pensée embrassait le monde, il en voyait les choses comme s'il eût été placé à une hauteur prodigieuse.	Le caissier se sentit changé complétement au moral comme au physique. Le Castanier, tour à tour enfant, jeune, amoureux, militaire, courageux, trompé, marié, désillusionné, caissier, passionné, criminel par amour, n'existait plus. Sa forme intérieure avait éclaté. En un moment, son crâne s'était élargi, ses sens avaient grandi. Sa pensée embrassa le monde, il en vit les choses comme s'il eût été placé à une hauteur prodigieuse.

Riche de toute la terre, et pouvant la franchir d'un bond, la richesse et le pouvoir ne signifiaient plus rien pour lui.	Riche de toute la terre, et pouvant la franchir d'un bond, la richesse et le pouvoir ne signifièrent plus rien pour lui.
Il eut une vision de l'infini, qui ne lui permettait plus de considérer les choses humaines comme les autres hommes les considèrent.	Il eut de l'infini une vision qui ne lui permit plus de considérer les choses humaines comme les autres hommes les considèrent.
Les sciences étaient pour Castanier ce qu'est un logogriphe pour celui qui en sait le mot.	Les sciences furent pour Castanier ce qu'est un logogriphe pour celui qui en sait le mot.

Au plan sémantique, les verbes modifiés représentent tous des états intérieurs éprouvés par Castanier. Dans le premier extrait, les trois prédicats décrivent ses sensations au moment où il découvre l'étendue de ses nouveaux pouvoirs. Les trois derniers dépeignent le caissier dans un état ultérieur, désabusé, alors qu'il se trouve incapable de goûter aux satisfactions de l'intelligence humaine. Les transformations des morphèmes verbaux, inscrites dans ces contextes, modifient subtilement la représentation. Les procès duratifs, dont l'accomplissement suppose un étalement dans le temps, sont ramassés, par le choix du temps perfectif, à un fait ponctuel et se font par conséquent beaucoup plus saillants dans le tissu narratif. Le passé simple instaure ici un profilage subjectif des événements – du même type que celui analysé par Nølke & Olsen (2003 : 81ss) dans d'autres contextes énoncés au passé simple. Il ne s'agit plus de restituer la durée objective, inhérente à l'état non conclusif, mais de saisir le procès au moment de son avènement à la conscience du personnage. De cette manière, le moment fixé apparaît décisif, d'une part parce qu'il fait date pour le sujet affecté par le surnaturel, mais aussi, d'autre part, parce qu'il correspond au déclenchement d'un retournement narratif : le moment où le personnage démoniaque se repent.

C'est donc tardivement, lorsqu'il revient à son texte en vue de sa dernière publication, que Balzac accorde une attention particulière au traitement du fantastique. La plupart de ses romans impliquant des faits surnaturels étaient parus depuis au moins dix ans. On peut en effet situer entre 1830 (*L'Élixir de longue vie*) et 1835 (*Séraphîta* et *Melmoth réconcilié*) la phase de création la plus intense de récits fantastiques ou à tonalité fantastique. Il a donc fallu à l'auteur un recul conséquent pour trouver un intérêt à retoucher, alors à contre temps de la mode fantastique des années 1830, la configuration du surnaturel dans le sens d'une mise en relief mieux prononcée.

Université de Lausanne

Éléments bibliographiques

1. Éditions originales

BALZAC H. DE. (1835) : « Melmoth réconcilié », in Le Livre des conteurs, t. VI, Paris, Lequien.

BALZAC H. DE. (1836) : « Melmoth réconcilié », in *Études philosophiques*, t. XXII, Paris, Werdet.

BALZAC H. DE. (1846) : « Melmoth réconcilié », in *La Comédie humaine*, t. XIV, Paris, Furne, Dubochet & Hetzel.

2. Ressources documentaires et études critiques

ARISTOTE (1990) : *Rhétorique*, trad. Ch.-É. Ruelle, Paris, L.P.

BALZAC H. DE ([1]1846/1969) : « Melmoth réconcilié », *La Comédie humaine*, vol. XIV, *Études philosophiques*, t. I, Paris, Les Bibliophiles de l'originale.

BALZAC H de. (1899) : *Lettres à l'Étrangère I (1833-1842)*, Paris, Calmann-Lévy.

BARDÈCHE M. ([1]1940/1967) : *Balzac, romancier. La formation de l'Art du Roman chez Balzac jusqu'à la publication du* Père Goriot *(1820-1835)*, Genève, Slatkine Reprints.

CRÉPET J. (éd.) (1910) : *H. de Balzac : Pensées, sujets, fragmens*, Paris, A. Blaizot.

CRAMPTON H. (1966) : "Melmoth in *La Comédie humaine*", *The Modern Language Review*, 61/1, Cambridge, pp. 42-50.

LE YAOUANC M. (1979) : « *Melmoth réconcilié.* Histoire du texte », in *La Comédie humaine*, t. X, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 1374-1378.

LE YAOUANC M. (1975) : « Les épreuves de *Melmoth réconcilié*. Le cahier Schönburg-Hartenstein », *L'Année balzacienne*, Paris, pp. 29-54.

LOTTE F. (1952) : *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de* La Comédie humaine, Paris, José Corti.

MATURIN Ch. R. (1820) : *Melmoth the Wanderer. A Tale*, 4 vol. Archibald Constable & Company, Edinburgh.

MATURIN Ch. R. (1821) : *Melmoth ou l'homme errant*, 6 vol., trad. J. Cohen, G. C. Hubert, Paris.

NØLKE H. & OLSEN M. (2003) : « Le passé simple subjectivé », *Langue française*, 138, Paris, pp. 75-85.

PIERROT R. & YON H. (2006) : *Balzac, Correspondance*, t. I (1809-1835), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

TODOROV T. (1970) : *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil.

Crédit photographique

Bibliothèque nationale de France

Melmoth réconcilié, in *Le Livre des conteurs*, t. VI, Lequien, 1835.

Melmoth réconcilié, in *Études philosophiques*, t. XXII, Werdet, 1836.

Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

Melmoth réconcilié, in *La Comédie humaine*, vol. XIV, Furne, Dubochet & Hetzel, 1846.

Première mise en ligne : 30 juin 2026.

Pour citer ce texte : ZUFFEREY Joël (2026) : « Genèse éditoriale de *Melmoth réconcilié* », Variance.ch.